

MOSCOU

Tu es un faux frère, Vladimir, tu ne bois pas, pas une goutte mon salaud, malgré les kilomètres de boulevards brûlés et les voix éraillées qui crient que nous allons crever. Après avoir vu Moscou, tu me fais ça, te taire, trop saoul, peut-être saoulé par la vie t'es-tu laissé aller, alors que le train arrive précisément à Vladimir : j'ai une histoire à te raconter Vlado, je l'ai entendue à Moscou, tu sais, la ville familière et grise, avec ses voitures, les surprises des bulbes d'or, fleurs amicales qui ruissellent de pluie. Décidément, le voyage n'est rien. Tout y ressemble à tout. Cet hôtel soviétique où j'ai dormi hier, avec son lit de 80 cm de large, son frigo vide vibrant dans la nuit, ses rideaux fleurdelisés, sa moquette tachée, son papier peint couleur cul-de-singe, tout ça ne donnait même pas envie de se recoucher. J'essaye d'imaginer cet endroit sous le soleil ; il serait sans doute pire encore. Il faut que je m'habitue. Un voyageur doit s'habituer, dit-on. Une discipline, une pratique. Volodia, je crois que je ne suis pas fait pour voyager, même avec toi. Seule m'intéresse la perspective de l'amitié, de la rencontre, mais je sais par ailleurs que c'est une chose

qui n'est pas facilement offerte au voyageur. Il n'y a que la Patagonie, la Patagonie qui convienne à mon immense tristesse. Mensonges que tout cela. Tu sais ce que c'est, la solitude et l'ennui d'une chambre d'hôtel, où l'on n'a rien à faire, où l'on ne fait pas ce que l'on devrait faire, dormir, boire, lire ou écrire des œuvres inoubliables. Rien de tout cela. Le cœur tiède de Moscou bat dans son cercueil de lave. Combien d'heures me reste-t-il à perdre ? En arrivant de l'aéroport, j'ai vu le monument qui signale la limite de l'avancée allemande, sur la route de Léningrad, deux chevaux de frise géants pour arrêter les chars démesurés du souvenir.

Еще не умер ты, еще ты не один...

Ces coups de téléphone que nous craignons tous au milieu de la nuit, à trois heures du matin, réveillé par la sonnerie de mon portable, j'ai reconnu un numéro russe, Moscou, ce n'était pas celui de Jeanne. L'espace d'une seconde j'ai imaginé qu'elle avait eu un accident, qu'on m'appelait pour m'apprendre qu'elle était morte, j'ai regardé l'écran de l'appareil, j'ai fini par décrocher, juste avant le répondeur, j'ai reconnu sa voix, allô, j'ai fait allô aussi, allô allô Jeanne ? Mathias, elle a dit, et rien d'autre, oui, c'est moi, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui t'arrive, elle ne répondait pas, j'ai dû répéter son prénom une dizaine de fois, allô Jeanne ? Jeanne ? J'ai pensé qu'elle était ivre et qu'elle avait eu soudain envie de m'appeler au milieu de la nuit, mais elle ne disait rien, rien du tout, pas un mot, j'entendais juste son souffle, elle était là mais restait silencieuse. Ça m'a énervé, tout d'un coup, j'ai dit Jeanne il est trois heures du matin, si tu ne parles pas je raccroche, et après un long moment elle a juste soufflé : c'est Vladimir. Rien d'autre, ce n'était pas la peine de rajouter quoi que ce soit, j'ai plongé dans le silence.

Huit jours plus tard, j'étais à Moscou, où je ne reconnaissais rien ; il y avait un nouveau terminal à l'aéroport de Cheremetievo, j'avais l'impression de m'être trompé de pays. Jeanne m'attendait à la gare Bielorusskaïa, que je ne connaissais pas non plus. Il pleuvait.

Je ne me souviens plus à quel moment précis j'ai pris la décision de faire ce voyage, de te ramener jusqu'en Sibérie, mais à Moscou, la ville des mille et trois clochers et des sept gares, je tremblais dans la bruine en tenant la main de Jeanne ; elle était pâle, fragile, les yeux cernés, avec dans l'haleine une odeur d'éther, de vodka ou de médicaments.

“Ça va, c'était pas trop long ?

— C'est toujours trop long, l'avion, j'ai dit. J'avais hâte de te voir, j'ai menti.

— Moi aussi.

— Ça va ?

— Pas vraiment, je n'ai pas dormi depuis une semaine. Je pense à lui tout le temps.

— Moi non plus. Ça va pas très fort. J'ai plus de cachetons que de fringues dans ma valise.

— Elle est toute petite, ta valise.

— Je ne vais pas rester très longtemps. D'ailleurs il faut que je te dise, j'ai réservé un hôtel.

— Ah bon ? Tu ne veux pas venir chez moi, plutôt ?”

Elle le disait d'une voix neutre, comme si ça ne lui importait pas vraiment ; j'ai senti qu'elle dissimulait, et moi aussi sans doute. J'ai besoin de rester seul, j'ai dit. Quelle connerie prétentieuse. J'avais besoin d'elle, en fait, mais sans pouvoir l'admettre.

Il y avait près de deux ans que je ne l'avais pas vue, ses cheveux châtain étaient plus longs me semblait-il, ses lèvres plus claires, sa peau plus blanche.

J'ai eu la sensation d'être un cousin éloigné qui arrive pour un enterrement. En deux ans, j'avais reçu une seule lettre d'elle, une longue lettre. J'avais eu Vladimir plusieurs fois au bout du fil, il me semblait qu'il m'appelait en cachette. Il disait que tout allait bien et voilà le résultat, j'étais sous la pluie seul avec Jeanne et une valise.